

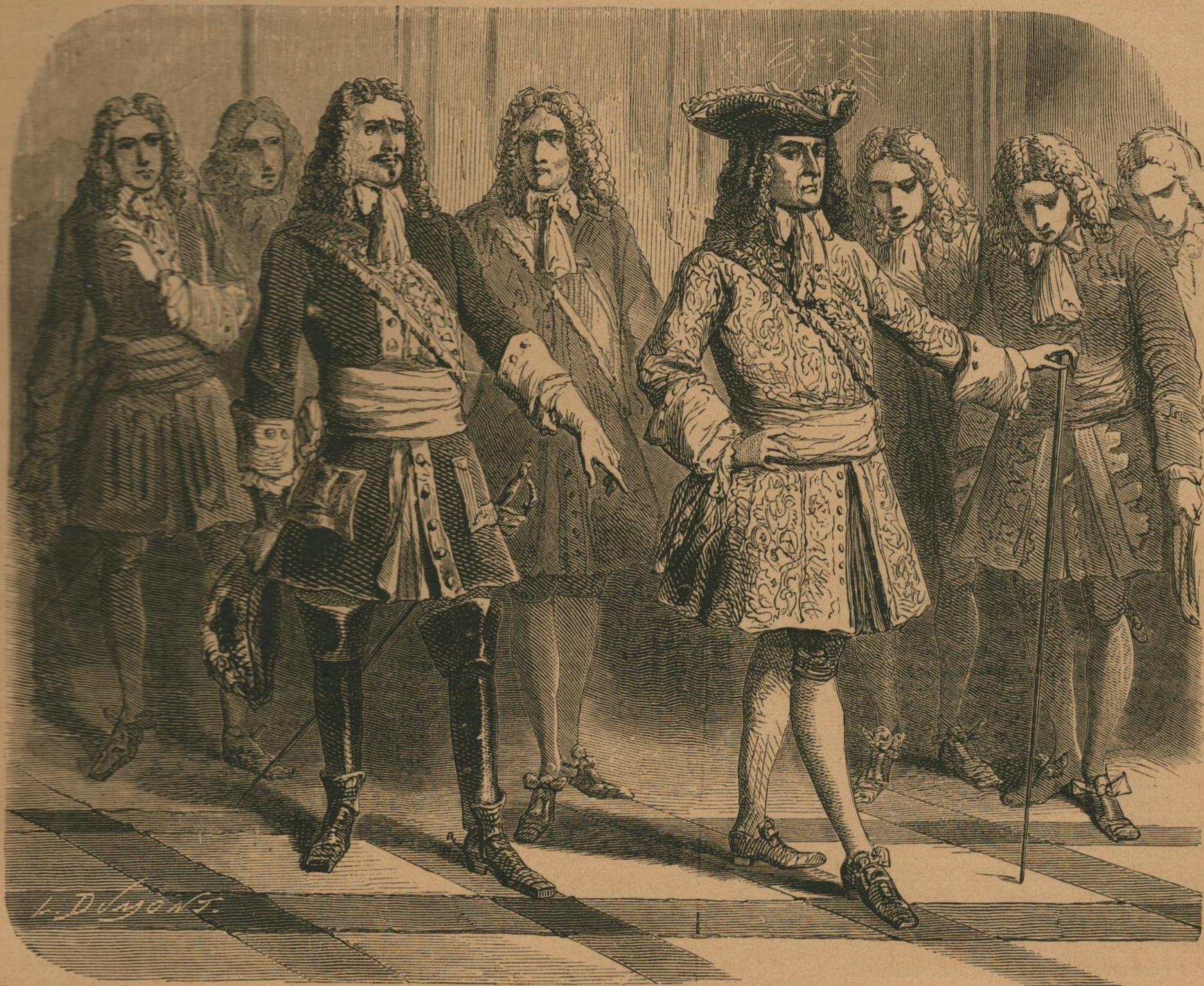
A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC
 E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET
 H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY
 G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET
 F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR
 A. DUMAS FILS - L. GOZLAN
 E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.

LES BONNS ROMANS

SOMMAIRE

LA COMTESSE DE CHARNY, par ALEXANDRE DUMAS.
 LES AILES D'ICARE, par CHARLES DE BERNARD.
 GERRIT WITSE, par HILDEBRAND.



Il tourna les talons au marquis. — Page 411, vol. 3.

LA COMTESSE DE CHARNY

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

LE PORTRAIT DE CHARLES I^{er}. (Suite.)

Maintenant, comment se fait-il que je le trouve ici ? qui a ordonné qu'il fût apporté ? pourquoi me suit-il ? ou plutôt pourquoi me poursuit-il ?

Il secoua tristement la tête.

— Docteur, dit-il, n'y a-t-il point une fatalité là-dessous ?

— Une fatalité si ce portrait ne vous dit rien, Sire, mais une Providence s'il vous parle.

— Comment voulez-vous qu'un pareil portrait

ne parle pas à un roi dans ma situation, docteur ?

— Après m'avoir permis de lui dire la vérité, Votre Majesté permet-elle que je l'interroge ?

Louis XVI sembla hésiter un instant.

— Interrogez, docteur, dit-il.

— Que dit ce portrait à Votre Majesté, Sire ?

— Il me dit que Charles I^{er} a perdu la tête pour avoir fait la guerre à son peuple, et que Jacques II a perdu le trône pour avoir délaissé le sien.

— En ce cas, ce portrait est comme moi, Sire, il dit la vérité.

— Eh bien ? demanda le roi sollicitant Gilbert du regard.

— Eh bien ! puisque le roi m'a permis de l'interroger, je lui demanderai ce qu'il répond à ce portrait qui lui parle si loyalement ?

— Monsieur Gilbert, dit le roi, je vous donne ma foi de gentilhomme que je n'ai encore rien résolu ; je prendrai conseil des circonstances.

— Le peuple a peur que le roi ne songe à lui faire la guerre.

Louis XVI secoua la tête.

— Non, monsieur, non, dit-il, je ne puis faire la guerre à mon peuple qu'avec l'appui de l'étranger, et je connais trop bien l'état de l'Europe pour m'y fier.

Le roi de Prusse m'offre de rentrer en France avec cent mille hommes, mais je connais trop bien l'esprit intrigant et ambitieux de cette petite monarchie qui tend à devenir un grand royaume, qui pousse partout au trouble, espérant que dedans ce trouble elle aura quelque Silésie nouvelle à accaparer.

L'Autriche, de son côté, met cent autres mille hommes à ma disposition, mais je n'aime pas mon beau-frère Léopold, Janus à deux faces.

— Mon frère d'Artois me propose l'appui de la Sardaigne et de l'Espagne, mais je ne me fie pas à ces deux puissances conduites par mon frère d'Artois. Il a près de lui monsieur de Calonne, c'est-à-dire le plus cruel ennemi de la reine, celui-là même qui a annoté, j'ai vu le manuscrit, le par-